



**NAOMI FONTAINE**

# MANIKANETISH

**ROMAN**

**MÉMOIRE  
D'ENCRER**





MANIKANETISH  
Petite Marguerite

Mémoire d'encrier reconnaît l'aide financière  
du Gouvernement du Canada,  
du Conseil des Arts du Canada  
et du Gouvernement du Québec  
par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition  
de livres, Gestion Sodec.

Dépôt légal: 3<sup>e</sup> trimestre 2017  
© 2017 Éditions Mémoire d'encrier inc.  
Tous droits réservés

ISBN 978-2-89712-489-2 (Papier)  
ISBN 978-2-89712-491-5 (PDF)  
ISBN 978-2-89712-490-8 (ePub)  
PS8611.O571M36 2017 C843'.6 C2017-941472-0  
PS9611.O571M36 2017

Mise en page: Virginie Turcotte  
Couverture: Étienne Bienvenu

MÉMOIRE D'ENCRIER

1260, rue Bélanger, bur. 201 • Montréal • Québec • H2S 1H9  
Tél. : 514 989 1491  
info@memoiredencrier.com • www.memoiredencrier.com

Naomi Fontaine

MANIKANETISH  
Petite Marguerite

MÉMOIRE D'ENCRIER

DE LA MÊME AUTEURE

*Kuessipan*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2011.

*Je dédie ce livre à mes élèves,  
avec amitié et reconnaissance,  
tshinashkumitinau*



*Katshi minumamitunenitaman kie tiapuetatishuian e innu-  
ishkueuian tshetshi mashinaitsheian, eukuan nitishi-  
nishtuteti : kassinu auen ka itenitak tshekuannu tshetshi tutak  
tshika takuannu tshetshi ut animiut muk eiapit apu nita  
tshikut ui patshitenimut. Uemut eiapit nanitam peikutau  
tshikaui ishimamitunenitam kie apu tshikut takuannit  
tshekuannu tshetshi ui nanikanikut. Kie nete tshek tshika  
peikussu, apu tshikut tant uitsheuakan. Eiapit namienu nenu  
tsheut patshitenimut. Uemut eiapit anu tshikaui tutam nenu  
tshekuannu ka itenitak tshetshi tutak.*

*Après avoir bien réfléchi et après avoir une fois pour toutes  
pris, moi une Indienne, la décision d'écrire, voici ce que j'ai  
compris : toute personne qui songe à accomplir quelque chose  
rencontrera des difficultés mais en dépit de cela, elle ne devra  
jamais se décourager. Elle devra malgré tout constamment  
poursuivre son idée. Il n'y aura rien pour l'inciter à renoncer,  
jusqu'à ce que cette personne se retrouve seule. Elle n'aura  
plus d'amis mais ce n'est pas pour cela non plus qu'elle devra  
se décourager. Plus que jamais, elle devra accomplir la chose  
qu'elle avait songé à faire.*

An-Antane Kapesh, 1975



Revenir est la fatalité. Dans ce tout petit village, cette nature épineuse, sablonneuse, imaginée de toutes pièces depuis mon enfance, immuables souvenirs.

Dans ma rue, au bord de la baie, je me fondais à la masse. Moi la petite fille tranquille. Je pleurais si peu bébé, que ma mère bousculait mon sommeil s'assurant de mon souffle. Je pleurais si peu enfant, que ma mère m'avait oubliée sur les marches de l'escalier. Plus tard, l'étrange justice de la vie a rattrapé chacune de mes larmes.

Quitter ma maison beige, c'était tout quitter. Même si le tout peut sembler insignifiant lorsque l'on ne possède presque rien. Un lit en fer blanc et une couverture à motifs. Une maison de poupée, une salle de jeux au sous-sol, le plancher en ciment peint en bleu. Passer tout l'hiver aux joues rouges de froid, tout l'été à la peau aussi brune que celle des enfants du Sud. Peut-être qu'un jour, je reviendrai sur le bord de cette baie, embrasser ma tante et jouer dans ma chambre.

L'exil se trouve à huit heures en voiture et il a la peau pâle. Il avait fallu à ma mère deux jours pour faire la route, cette distance que je ne pouvais calculer que par le nombre de villages à traverser. J'ai fini par les apprendre par cœur. Et les arrêts, et les étapes. Suivre le rythme des courbes et des montagnes de la Côte-Nord. Avancer à la limite permise.

J'avais sept ans. Petite fille brune parmi tous ces visages blancs, ces yeux pâles, bleus ou verts, ces cheveux blonds ou frisés. Étrangère. Nouvelle venue. Différente. Constaté ma peau foncée. Ne pas me sentir chez moi.

J'ignore si ailleurs le monde a changé. Ce que je sais, c'est cette courbe mortelle qu'ils ont finalement traversée d'une route droite, à Saint-Siméon. C'est l'absence perpétuelle d'un pont entre Baie-Sainte-Catherine et Tadoussac, le nid de la rivière devenue aussi profonde que la mer. C'est la toute petite paroisse dont j'oublie déjà le nom, qui fermera bientôt ses portes, parce que la route 138, désormais, la contourne.

Ils disent que le retour est le chemin des exilés. Je n'ai pas choisi de partir. Quinze ans plus tard, je reviens et constate que les choses ont changé.

L'INCONNU



*Eux.* Je les avais imaginés. Des centaines de fois. Sans connaître leur nom, ni leur famille, ni leur histoire. Ni leurs désirs. Une vingtaine d'adolescents, disparates, des gars, des filles, timides et blagueurs. Des adultes en train de naître. Une génération d'enfants qui ont en commun les rues tranquilles sans feux de circulation. Les promenades à la plage sur l'heure tardive, main dans la main. La nostalgie.

J'avais vu dans ma tête la couleur jaune, presque brune des quatre murs de ma classe et le bureau en bois massif usé qui me servirait d'appui. Des étagères en mélamine où s'empileraient des dictionnaires de la langue française, des Bescherelle, et cet inutile outil des synonymes, trop longtemps admis comme un indispensable en rédaction.

Sur les murs de ma classe, je désirais les espaces vides déclinés en de multiples fragments d'histoire littéraire. Des citations, des photos de poètes et des toiles peintes reprographiées sur des affiches. Les images importées, imaginées dans la tête des autres, qui servent à se construire. Il était impensable que je me résolve à n'enseigner que la grammaire, ses multiples règles incongrues et la cédille qui fait qu'une lettre s'adoucit. Je leur apprendrais le monde. Et comment on le regarde. Et comment on l'aime. Et comment on défait cette clôture désuète et immobile qu'est la réserve, que l'on appelle une communauté que pour s'adoucir le cœur.

Depuis l'embauche nouvelle, j'avais sur-répété mon introduction. Leur parlant d'une voix claire de mes années d'études, de ce qui m'avait guidée dans le domaine de l'éducation. Et de mon retour, ici, à Uashat. Je ne leur dirais pas ce qu'il aura fallu céder. Ni la peur de ne pas être reconnue chez moi. Je leur cacherais mes craintes de début de carrière, mes incertitudes, mon manque de confiance. Et je ne leur parlerais pas en innu. À cause de ma mauvaise syntaxe, de mon accent de Blanche.

Je voulais faire bonne impression et même si je leur apparaissais tout d'abord comme une étrangère, hormis la couleur de ma peau et mes yeux foncés, je parviendrais à nouer des liens solides. Entre la connaissance de la langue française et la connaissance de soi.

C'était avant. Avant les absences de Marc. Les épaules voûtées de Myriam. Le talent brut et secret de Mélina. La révolte de Rodrigue. Le rire timide de Mikuan. Avant de tomber dans le vide. Abruptement. Sans retour en arrière possible.

C'était avant moi.

*Lui.* Nicolas m'a regardée partir. Lorsque j'ai commencé à remplir mes boîtes, il m'a observée sans rien dire. Je n'ai pas traîné. L'idée de passer tout l'été à Uashat, sur le bord de la mer, m'apaisait. Son regard ici me pesait. Lourd. Aussi lourd que ces boîtes qui me suivraient sur la 138 dans ma Civic blanche bosselée depuis un accident sur la neige glissante. L'étroitesse de notre appartement était devenue celle de l'esprit lorsqu'il s'emmailote dans une routine et un chemin dessiné parfaitement.

Il me regardait et je me taisais, coupable de le quitter. Pourtant, c'était l'hiver lorsque je lui ai annoncé que le directeur de l'école secondaire à Uashat m'avait proposé un contrat. Le bac terminé, la peur de ne pas trouver mieux ici, dans la grande ville. J'avais entendu trop souvent des histoires de nouvelles diplômées qui travaillaient comme caissières dans des boutiques trop luxueuses pour qu'elles puissent s'y acheter un simple veston. Et l'idée de retourner vivre dans mon village. De travailler dans ma communauté. De redonner. Ce contrat répondait largement à mes attentes.

C'était l'hiver encore lorsque je suis partie en voyage éclair à Uashat, rencontrer le directeur qui m'a confirmé une tâche pleine dès la mi-août.

Puis le printemps nous a surpris.

Tu veux que je te suive, mais comment veux-tu que ça marche? Je ne peux pas te suivre partout? Et qu'est-ce que je pourrais faire à Uashat, moi?

J'étais tombée amoureuse de son accent du Bas-du-Fleuve durant l'un de ses concerts d'artiste solo à la guitare. Trois années étaient passées. J'avais rapidement découvert ses larges épaules de bûcheron. Ses chemises à carreaux qu'il portait tous les samedis. Ses mains puissantes. Sur sa guitare. Sur sa débroussailleuse dont la lame s'effritait aussi rapidement que les week-ends passés ensemble dans son loft étroit et bordélique. Ne représentait-il pas exactement mon type d'homme? Un artiste qui aimait les mots autant qu'il aimait courir les bois en pleine canicule de juillet. Il ne lui manquait que la barbe épaisse et les sourcils broussilleux pour prétendre à ses ancêtres. Mais il avait les yeux bleus, tendres et même si à cet instant j'aurais préféré qu'il ne soit pas si honnête, rien dans son regard ne restait caché. Pas même sa peine, son impuissance.

Tu peux sûrement te trouver un bon travail dans le bois. Il n'y a que ça là-bas. Du bois. Du bois. Du bois. Partout.

Sa colère. Ses reproches, ses supplications m'ont fait fuir plus tôt qu'il n'était nécessaire. J'ai rouspété sans relâche, balançant les mêmes arguments. Faute de pouvoir le convaincre, j'ai emmagasiné des répliques qui me réchaufferaient le cœur plus tard, dans le Nord.

Il avait bâti un tout autre avenir pour nous. Dans le Bas-du-Fleuve. Des jours heureux aux côtés d'un potager. Une maison blanche construite sur un terrain qui se mesure en arpents. L'odeur des champs en plein juillet, et le vent doux du soir. Le sucre que l'on fait bouillir au printemps dont les enfants nombreux et surexcités se servent à la palette. Bien sûr, je me serais plu à lire des romans anciens sur la galerie en bois, isolée, en paix. Bien sûr, les épinettes m'auraient fait sentir chez moi, en plein épandage, constitution si lointaine de la vie sauvage. Bien sûr, nous étions amoureux. Et peut-être que l'amour nous aurait portés. L'un dans l'autre, jusqu'à devenir vieux

et insouciant. Mais cette vie ne m'appartenait pas. J'ai cru qu'il saurait le comprendre.

À la porte, en t-shirt et en legging, la tenue la plus confortable pour les huit heures de route qui m'attendaient, je l'ai regardé qui me regardait. J'avais l'orgueil trop gros pour pleurer. C'est moi que je choisissais. Même si choisir, forcément, c'est renoncer. Je n'avais pas envie de parler, de répéter, de m'enfoncer. Je voulais franchir cette porte et respirer. Je suis partie.

Et sa phrase, qui me rentre dedans. Complètement.

Je vais t'attendre, OK.

*Manikanetish.* Il y a vingt ans de ça, ils ont bâti une école sur la rue centrale de la réserve. Sur le terrain vague voisin de la patinoire et du stade de baseball. La première construction en brique. Et ils lui ont donné le nom de Manikanetish, Petite Marguerite, à la mémoire d'une femme décédée quelques années avant le début des travaux. La Petite Marguerite n'avait jamais porté d'enfant, ce qui ne l'a pas empêchée d'en élever des dizaines. Des enfants qui avaient perdu leurs parents, ceux qui avaient été donnés, trop nombreux à la maison, les enfants difficiles, ceux qui au lieu d'être placés sous la garde de l'État, ont trouvé refuge dans son nid. Petite, dans le corps d'une préadolescente. Du coup, infiniment grande. Le Créateur joue parfois à contredire sa créature.

Sur le parvis de l'école, la direction avait décidé de faire pousser du gazon. Mais les hommes d'entretien ne possédant pas le tiers d'un pouce vert, même à cinq, ont confondu la bonne herbe avec la mauvaise. L'été, c'était un champ bien tondu qui devenait vert un mois par année, à la pousse des pissenlits.

L'école a servi pour le primaire et le secondaire. Jusqu'à ce que les murs atteignent leur capacité maximale. Ils ont construit deux autres écoles. Et elles aussi se sont remplies. Tous les ans, les enseignantes, quelques Innues, surtout des Blanches, accueillaient six nouvelles classes de première année.

Plus de cent élèves miniatures. De petits enfants curieux pour la lecture, le calcul, les sports. La majorité parlait en français. Un tout petit nombre ne parlait qu'en innu. Certains avaient appris les deux langues. Ils utilisaient leur langue maternelle pour saluer, nommer les saisons, et dire leur envie de faire pipi.

J'ai choisi le secondaire. La patience, la tenue, le cadre, et les histoires de grenouilles, et les sons à répéter, et les chansonnettes à apprendre par cœur en tapant dans les mains, et les « madame il m'a fait une grimace » m'exaspéraient. Je me savais incapable de gérer de petits êtres humains.

Par contre, j'aimais la discussion, l'écriture narrative, les questions de culture générale, le repérage d'erreurs, les romans à interpréter, les PowerPoint et les « madame, avez-vous lu *Aliss* de Sénécal ? »

De cette école, qui n'avait jamais été la mienne, j'ai entendu toutes sortes d'histoires. Drôles, pas toujours. Dérangeantes. Difficiles à comprendre. Véridiques, comment savoir ? Un ami m'a raconté qu'il roulait des joints les deux mains sous son bureau durant les cours. Un autre, que les garçons plus âgés draguaient continuellement les jeunes enseignantes, avec beaucoup d'insistance. Il paraît qu'on s'y battait souvent. Filles et garçons, surtout pour des histoires de cœurs brisés et de filles faciles. Et on entrait et sortait des classes à sa guise pour aller faire quelques lignes de speed dans les toilettes. C'était le genre d'histoires qui circulaient. Grossies par l'imaginaire adolescent.

On m'a également dit que les choses avaient changé depuis l'arrivée du nouveau directeur. Un homme vieux, solide, Montréalais. Les cheveux blancs, bien peignés. Une main tendue avec sérieux. Enseignant de sciences de formation, il semblait être apprécié, craint et respecté. Lors de l'entrevue, j'ai immédiatement compris pourquoi. Malgré sa petite taille, il imposait l'écoute. Sa dizaine d'années au service de la communauté lui a procuré le flair nécessaire pour travailler avec les Innus. L'autodérision, la rigueur, l'absence de pitié sont les

armes à employer pour œuvrer chez des gens qui ont eu leur part de préjugés raciaux et de raccourcis faciles sur leur manière de vivre. Si les enseignants jouissaient également de son aura, je le constaterais par moi-même.

## TABLE DES MATIÈRES

L'inconnu	11
La vie est un combat	59
Les choses que je ne peux changer	99

DANS LA MÊME COLLECTION

- Gouverneurs de la rosée*, Jacques Roumain  
*Nègre blanc*, Jean-Marc Pasquet  
*Trilogie tropicale*, Raphaël Confiant  
*Brisants*, Max Jeanne  
*Une aiguille nue*, Nuruddin Farah  
*Mémoire errante* (coédition avec Remue-Ménage), J.J. Dominique  
*Dessalines*, Guy Poitry  
*Litanie pour le Nègre fondamental*, Jean Bernabé  
*L'allée des soupirs*, Raphaël Confiant  
*Je ne suis pas Jack Kérouac* (coédition avec Fédérop), Jean-Paul Loubes  
*Saison de porcs*, Gary Victor  
*Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon*, Laure Morali  
*Les immortelles*, Makenzy Orcel  
*Le reste du temps*, Emmelie Prophète  
*L'amour au temps des mimosas*, Nadia Ghalem  
*La dot de Sara* (coédition avec Remue-Ménage), Marie-Célie Agnant  
*L'ombre de l'olivier*, Yara El-Ghadban  
*Kuessipan*, Naomi Fontaine  
*Cora Geffrard*, Michel Soukar  
*Les latrines*, Makenzy Orcel  
*Vers l'Ouest*, Mahigan Lepage  
*Soro*, Gary Victor  
*Les tiens*, Claude-Andrée L'Espérance  
*L'invention de la tribu*, Catherine-Lune Grayson  
*Détour par First Avenue*, Myrtille Devilmé  
*Éloge des ténèbres*, Verly Dabel

*Impasse Dignité*, Emmelie Prophète  
*La prison des jours*, Michel Soukar  
*Coulées*, Mahigan Lepage  
*Maudite éducation*, Gary Victor  
*Je ne savais pas que la vie serait si longue après la mort*, collectif dirigé par Gary Victor  
*Jeune fille vue de dos*, Céline Nannini  
*L'amant du lac*, Virginia Pésémapéo Bordeleau  
*La nuit de l'Imoko*, Boubacar Boris Diop  
*Les chants incomplets*, Miguel Duplan  
*La dernière nuit de Cincinnatus Leconte*, Michel Soukar  
*Cures et châtiments*, Gary Victor  
*Des vies cassées*, H. Nigel Thomas (traduit par Alexie Doucet)  
*Le testament des solitudes*, Emmelie Prophète  
*Première nuit: une anthologie du désir*, collectif dirigé par Léonora Miano  
*La maison des épices*, Nafissatou Dia Diouf  
*L'enfant hiver*, Virginia Pésémapéo Bordeleau  
*Quartz*, Joanne Rochette  
*Fuites mineures*, Mahigan Lepage  
*Les brasseurs de la ville*, Evains Wêche  
*Le vieux canapé bleu*, Seymour Mayne  
*Volcaniques: une anthologie du plaisir*, collectif dirigé par Léonora Miano  
*Le bout du monde est une fenêtre*, Emmelie Prophète  
*Manhattan Blues*, Jean-Claude Charles  
*Le parfum de Nour*, Yara El-Ghadban  
*Le jour de l'émancipation*, Wayne Grady (traduit par Caroline Lavoie)  
*Le petit caillou de la mémoire*, Monique Durand  
*Bamboola Bamboche*, Jean-Claude Charles

*Nuit albinos*, Gary Victor

*Le bar des Amériques*, Alfred Alexandre

*De glace et d'ombre*, H. Nigel Thomas (traduit par Christophe Bernard et Yara El-Ghadban)

*Le testament de nos corps*, Catherine-Lune Grayson

*La femme tombée du ciel*, Thomas King (traduit par Caroline Lavoie)

*Sans capote ni kalachnikov*, Blaise Ndala

*Adel, l'apprenti migrateur*, Salah El Khalfa Beddiari

*Phototaxie*, Olivia Tapiero



NAOMI FONTAINE  
**MANIKANETISH**

Une enseignante de français en poste sur une réserve innue de la Côte-Nord raconte la vie de ses élèves qui cherchent à se prendre en main. Elle tentera tout pour les sortir de la détresse, même se lancer en théâtre avec eux. Dans ces voix, regards et paysages, se détachent la lutte et l'espoir.

Innue, Naomi Fontaine a publié *Kuessipan* en 2011, roman qui a connu un véritable succès. *Manikanetish* est son deuxième roman.